



photo : Robert Laifont

Claude Michelet

Claude Michelet

Les racines du plaisir

Claude Michelet est un phénomène sociologique autant qu'un écrivain bien réel. Fils d'un résistant célèbre, Edmond Michelet, ministre du Général de Gaulle, il a réussi à se faire un prénom en littérature. Agriculteur, il est devenu l'un des écrivains les plus lus de sa génération, traduit même en chinois et diffusé à des dizaines de millions d'exemplaires à travers le monde. Corrèzien d'origine, il a su se garder des pièges du parisianisme et rester fidèle à son terroir, malgré un succès qui aurait fait tourner la tête au plus solide. Il a la modestie des enracinés et l'acharnement tranquille des artisans de l'écriture bien pleine et bien faite. Nuit blanche est allé l'interroger chez lui, sur les hauteurs de Brive-la-Gaillarde, au pays du foie gras et du cassoulet, entre Corrèze et Dordogne, quelque part du côté des bons conteurs d'histoires.

NUIT BLANCHE Magazine littéraire

Claude Michelet

Les racines du plaisir

Jean Carette

Numéro 51, mars–avril–mai 1993

URL: <https://id.erudit.org/iderudit/21577ac>

Nuit blanche: Comment êtes-vous passé de l'agriculture à l'écriture romanesque?

Claude Michelet: J'ai d'abord été agriculteur de métier, ce qui n'est pas incompatible avec la lecture. Je me suis aperçu que l'agriculture contemporaine était peu souvent évoquée dans la littérature française. On a beaucoup parlé de la paysannerie au XIXe siècle; voyez Sand, Balzac ou Zola. Au XXe siècle, les rares auteurs qui ont écrit sur ces thèmes, comme Giono que j'aime beaucoup, en ont donné une image intemporelle, poétique, mais sans rapport avec la réalité solide de la ruralité. Ça préoccupait l'agriculteur et le lecteur que j'étais: pourquoi ne pas tenter d'écrire pour mon usage une histoire de l'évolution du monde rural de 1900 à nos jours? Le XXe siècle a fait sortir l'agriculture du Moyen Âge, et il a fallu à celles et ceux qui avaient dix ans en 1900 une prodigieuse capacité d'adaptation pour passer de la lampe à pétrole au Minitel. Du point de vue de l'intelligence des gens ordinaires, ça m'intéressait assez pour essayer de le mettre noir sur blanc.

N.B. : Vous aussi, il a fallu vous adapter à vos nouvelles tâches d'écrivain.

C.M. : J'avais déjà publié quelques ouvrages sur mon métier d'agriculteur et un livre sur mon père, Edmond Michelet. Cette fois — ce sera *Des grives aux loups* —, j'écrivais en priorité pour me faire plaisir; mes cinq cents pages sans être certain que le sujet puisse intéresser un éditeur parisien. Je les ai envoyées à Robert Laffont qui m'a rappelé huit jours plus tard pour me dire : «C'est formidable, on le prend tout de suite!» Pour moi, ce fut une découverte : ayant baigné dans cette atmosphère, j'avais le sentiment d'écrire des banalités. Quand on a trop connu un sujet, on finit par être persuadé que le monde entier connaît la même chose.

N.B.: Pourquoi ce besoin d'écrire? Pour laisser une mémoire?

C.M. : Je n'ai jamais écrit que pour me faire plaisir. Si, en plus, j'ai la chance de plaire à d'autres lecteurs, que peut-on souhaiter de mieux? Je ne peux pas écrire un livre qu'il ne me plaît pas d'écrire. Il faut que j'aie envie d'écrire et de tourner une page après l'autre, sinon je ne vois pas pourquoi

le lecteur, sollicité comme il l'est, aurait cette envie. C'est ce qui explique pourquoi j'ai une production moins abondante que d'autres.

Un travail d'historien

N.B.: Parlons de la méthode: vous me donnez l'impression, à vous lire comme à vous écouter, que vous écrivez comme un paysan cultive sa terre, en laissant mûrir les choses.

C.M. : J'ai pensé aux Grives pendant une dizaine d'années avant de m'y mettre. Comme je suis très perfectionniste, il me faut connaître parfaitement un sujet avant de plonger dans l'écriture, ce qui implique une documentation énorme. À la limite, c'est un travail d'historien. Pour les Grives, j'ai travaillé un an rien que sur les archives.

N.B. : Avez-vous interrogé des témoins du début du siècle?

C.M. : Je n'ai pas eu besoin d'interroger des vieux témoins : ayant choisi la terre très jeune et passé une bonne partie de la guerre en milieu rural, j'ai eu l'occasion d'engranger les données. Et puis j'ai eu la chance d'épouser une demoiselle dont la famille était agricultrice depuis cinq siècles : ça fait toute une mémoire, qui m'est revenue quand je me suis mis à écrire cette histoire.

N.B.: Comment démarrez-vous? D'une image? D'une musique? D'un événement?

C.M. : Ça part d'un besoin. J'ai la chance de ne pas être contraint par une obligation de production, comme beaucoup de mes confrères dont c'est le métier. Grâce à Dieu et aux tirages que j'ai pu réaliser, j'ai ce luxe de pouvoir me mettre à écrire le jour où j'ai bien médité mon projet. Après quoi il me faut une bonne année de fabrication, d'écriture et de réécriture. J'écris très lentement, plusieurs fois à la main, plusieurs fois à la machine, je me dicte au magnétophone, je me recorrige, je retape: c'est un vrai travail de moine, parce que j'aime le travail bien fait. Il y a deux choses dont il faut s'assurer quand on se lance dans l'écriture d'un livre, quel qu'il soit. D'une part, il faut bien connaître son sujet et faire preuve de la plus grande rigueur; d'autre part, il ne faut pas se moquer des lecteurs. Je n'aime pas me faire coincer sur des détails; pour être à l'aise dans la narration, j'ai besoin de certitudes. Si la littérature, les romans sont parfois dénigrés, c'est parce que les gens sentent que, quelque part, ça manque de sérieux. Une des grandes satisfactions que j'ai éprouvées pour Des grives aux loups, ce

sont les milliers de lettres que j'ai reçues : mes lecteurs sont persuadés que j'ai écrit l'histoire authentique, que mes héros ont réellement existé. J'ai ainsi réussi à faire entrer la fiction dans la réalité.

N.B. : Par opposition à une littérature parisienne...

C.M. : ... qui n'a aucun intérêt, à mon point de vue, sinon pour passer deux heures dans le train. Je veux que mes œuvres servent à quelque chose; maintenant, *Des grives aux loups* est étudié par des milliers d'étudiants du Secondaire. Leurs professeurs me disent: nous arrivons à les faire lire, ils travaillent dessus, ils posent des questions intelligentes.

Le succès inespéré

N.B. : Ça doit vous faire plaisir, non?

C.M. : C'était tout à fait imprévu. Lorsqu'on a publié *Des grives*, l'éditeur m'a dit : ne vous inquiétez pas, on en fera dix mille exemplaires. En France, si un roman atteint ce tirage, tout le monde est content, l'éditeur comme l'auteur. Tout a été bouleversé, on ne sait pas trop pourquoi. Il s'est passé un phénomène de bouche à oreille, parce que ce n'est pas la critique qui a assuré ce résultat, d'autant que Robert Laffont est un peu en retrait des feux de paille de l'édition et des médias parisiens. Or *Des grives* a atteint 600 000 exemplaires chez Laffont, et trois millions toutes éditions françaises confondues, sans compter les traductions. C'est complètement fou!

N.B. : Avez-vous éprouvé un vertige?

C.M. : Non. Il faut le prendre au deuxième degré. C'est sympathique, mais gare au roman suivant!

N.B. : Ce succès peut aussi vous donner l'idée de livres plus audacieux, plus difficiles.

C.M. : Ça donne une assurance. C'est pourquoi je suis parti carrément en Amérique du Sud, pour ne pas me laisser enfermer dans un style donné. C'est comme ça que sont nés *Les promesses du ciel et de la terre*.

N.B. : On peut en partie expliquer votre popularité par le fait que vous avez su rejoindre les racines paysannes de vos lecteurs.

C.M. : Je suis heureux que vous posiez cette question sous cette forme. Nous avons en France un préjugé négatif concernant les paysans; pour la génération issue de la dernière guerre, il fallait que tout le monde soit parisien. On a ainsi fabriqué artificiellement au moins deux générations

d'individus dont on a complètement édulcoré les racines rurales. Il fallait que le père soit chef de bureau, mais on ne parlait pas du tout du grand-père qui était forgeron, ou, à plus forte raison, agriculteur au fond de la Corrèze. On le cachait; ça ne faisait pas bien sur une carte d'affaires. On a oublié que les gens ont besoin de racines. Alors des lecteurs entre 15 et 40 ans, qui ne savaient pas d'où ils sortaient, sont tombés sur mon livre et se sont aperçu que leurs grands-parents n'étaient pas négligeables et qu'il n'y avait pas à en avoir honte, bien au contraire. C'est ainsi que j'explique le succès des Grives : les gens se sont retrouvés, se sont refait les familles dont on les avait privés. Ajoutez à cela les silences pudiques sur la période trouble de la guerre et de la collaboration en France. Ces gens se sont complètement investis dans l'histoire. Mais c'est vrai aussi pour la nouvelle génération de jeunes qui n'étaient pas nés quand j'ai écrit ce livre et pour qui la période évoquée pouvait paraître antédiluvienne. Ils sont heureux de retrouver la façon dont vivaient leurs arrière-grands-parents. Vous savez, c'est essentiel de savoir d'où l'on vient. Tout individu recherche en permanence son origine. Notre époque a cru bon de faire abstraction de ce qu'il y avait au-dessus du père, en oubliant que 70 % de la population française vivait en milieu rural au milieu du siècle. Derrière les instantanés de la consommation, il y a une prise de conscience des effets de la durée.

Passé et avenir

N.B. : On sent dans vos livres le poids du patriarcat, et on peut regretter que les femmes, comme Mathilde par exemple, soient effacées, surtout dans L'appel des engoulevants, alors que leur influence est capitale.

C.M. : Je crois que c'était conforme à la réalité des choses. Dans le monde agricole, les femmes sont la clé de voûte, mais les hommes sont les costauds qui foncent. Les hommes entreprennent, mais les femmes animent.

N.B. : Que penser de cette agriculture qui se défait sous nos yeux, jusqu'à se réduire à l'accueil des vacanciers, des touristes ou des retraités avides de folklore?

C.M. : À la limite c'est suicidaire. La vocation du paysan, c'est de nourrir la terre entière, ce qui n'est pas compatible avec le système technocratique européen des quotas et des jachères. Il faut être fou pour croire qu'au moment où on rentre dans le XXI^e siècle, on pourra impunément payer des gens pour ne pas entretenir leurs terres. Les technocrates sont incapables

de gérer les richesses que nous produisons, de négocier nos produits agricoles comme ils savent pourtant le faire pour nos produits nucléaires. Je crains que les jeunes générations, même sensibilisées, ne puissent réagir à temps, compte tenu des savoir-faire perdus. La France va devenir une brousse aux deux tiers, en réduisant la population agricole à 2,5 % de la population active. À moins que les immigrés du Tiers-Monde ne viennent s'établir dans nos campagnes pour faire le travail à notre place...

N.B. : Vos livres passent déjà d'une génération à l'autre : comment voyez-vous l'avenir de cette mémoire transmise?

C.M. : La postérité n'a pour moi aucune importance. L'essentiel, c'est de faire plaisir à des millions de personnes dans le temps présent, c'est de faire lire les enfants dans leurs écoles. Il ne faut pas poéter plus haut que son luth, comme disait je ne sais plus qui. À chacun son rôle. Moi, je suis tout à fait content de me faire plaisir en écrivant et de faire plaisir à mes lecteurs. Le reste n'a pas d'importance.

•

*Entrevue réalisée par
Jean Carette*

Claude Michelet a publié, entre autres ouvrages : J'ai choisi la terre. Prix des Volcans 1975, «Un homme et son métier», Robert Laffont, 1975 (Presses Pocket, 1981); Cette terre est la vôtre, Pour une nouvelle alliance entre la ville et la campagne, Robert Laffont, 1977 ; Les gens de Saint-Libéral, t. 1, Des grives aux loups. Prix Eugène Le Roy 1979 / Prix des Libraires 1980, Robert Laffont, 1979 (Presses Pocket, 1982), t.2, Les palombes ne passeront plus, Robert Laffont, 1980 (Presses Pocket, 1982), /. 3, L'appel des engoulements, Robert Laffont, 1990; La grande muraille. Robert Laffont, 1981 (Presses Pocket, 1983); Mon père Edmond Michelet, D'après ses notes intimes. Robert Laffont, 1981 ; Roche/lame, Robert Laffont, 1982 (Presses Pocket, 1984); Une fois sept, Souvenirs d'enfance, Robert Laffont, 1983 (Presses Pocket, 1986); Les promesses du ciel et de la terre, t.1. Robert Laffont, 1985 (Le Livre de Poche [LDP], 1986), t.2, Pour un arpent de terre, Robert Laffont, 1986. (LDP, 1988), t.3, Le grand sillon, Robert Laffont. 1988; Le Périgord noir, avec Anne-Marie Cocula. Autrement, 1988; **Vive l'heure d'hiver, avec Patrice Burnat, «Coups de sang», Renaudot, 1989 (Presses Pocket, 1989)**; Quatre saisons en Limousin, Propos de tables et recettes, avec Bernadette Michelet, «Les mets et les mots», Robert Laffont, 1992.